

QUOI MA GUEULE ?

Les gueules cassées portaient sur leur visage les horreurs du conflit. Leur réinsertion dans la société après la Guerre leur coûta bien des efforts et donna naissance à une institution aujourd'hui bien connue, la Française des jeux.

Lors de la 101^{ème} édition du Tour de France, l'été dernier, le monde cycliste a commémoré le centenaire de la Première Guerre mondiale, en empruntant une partie du Chemin des Dames, de la voie sacrée de Verdun et en passant non loin des croix blanches du célèbre cimetière de l'Ossuaire de Douaumont. De quoi faire méditer les organisateurs et les plus anciens fans. Un peu moins peut-être les coureurs qui, concentrés sur la course, passèrent comme de coutume à toute berzingue devant ces monuments chargés d'histoire. Seul Thomas Voeckler se risqua à un petit hommage de circonstance: «*Ça fait quelque chose c'est sûr. Si le Tour de France peut se dérouler aujourd'hui, c'est aussi parce qu'il y a eu ces moments-là.*» Peut-être fut-il l'un des rares à s'en préoccuper vraiment. Parmi tous ces jeunes gens insouciantes et de toutes nationalités, quelques-uns auraient pourtant dû se sentir plus concernés que les autres: ceux de la Française des jeux. Savaient-ils en effet que leur équipe, leur sponsor tout du moins, ne doit son existence qu'à la persévérance et l'incroyable instinct de survie de milliers de Poilus gravement blessés au visage? Tout commença en 1921 lorsque, sous l'impulsion du colonel Picot (1862-1938) et de deux autres

**Hommage de la Grande Boucle à la Grande Guerre**

«*Gueules cassées*» nommés Bienaimé Jourdain et Albert Jugon, fut créée l'Union des Blessés de la Face. En quête de fonds, ce collectif, voué à soutenir financièrement les milliers de Français gravement défigurés par la guerre (entre 10.000 et 15.000 officiellement), lança en 1931 une grande tombola baptisée *La Dette* qui fut un véritable succès. Au point de devenir, deux ans plus tard, la Loterie nationale, ancêtre de la Française des jeux qui ne fut connue sous ce nom qu'en 1991 seulement.

● Forts des bénéfices engrangés par cette lucrative idée, les gueules cassées, rescapés des horreurs de la guerre, des pluies d'obus et des rafales de mitraillettes étaient loin d'imaginer que le plus dur ne faisait paradoxalement que commencer pour eux. Défigurés par les éclats d'obus et les nouvelles armes spécialement conçues pour blesser et déchiqueter les corps, la plupart d'entre eux plongèrent, après la guerre, dans une incroyable détresse, tant physique, que morale et financière. Du point de vue de l'Administration, ces soldats étaient certes sans visage, mais ils avaient toujours leurs jambes et leurs bras. Ainsi, ils ne furent pas immédiatement reconnus comme handicapés. Du moins en France (*). Une catastrophe pour ces

Le parcours du combattant

hommes qui, privés d'indemnités, éprouvaient toutes les peines du monde à dénicher un travail. Ils devaient en outre faire face à d'énormes dépenses en frais médicaux et chirurgicaux. Certains acceptèrent bon gré mal gré des emplois de gardiens qu'on leur proposait en vertu de leur capacité toute particulière à effrayer aussi bien les adultes récalcitrants que les enfants. Mais la plupart se retrouvèrent plutôt démunis et condamnés progressivement à se cacher des regards d'une société soucieuse de tourner la page. Assez vite, les blessures de guerre, exhibées tels des trophées lors de l'Armistice, perdirent beaucoup de leur ancien prestige. «*J'appartiens pour toujours à un groupe d'hommes stigmatisés, à la face ravagée et qui*

Albert Jugon et Julien Szumlanski de l'association des «Gueules Cassées» avec un billet de loterie



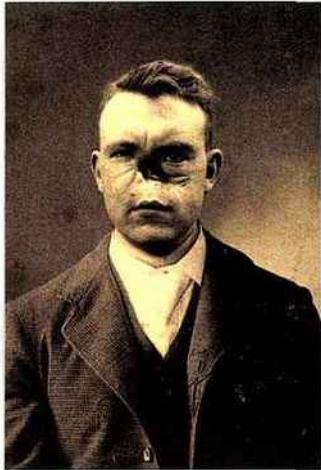
LE LOT DE LA FIN

Après avoir lancé en 1931 une souscription nationale assortie d'une tombola, appelée *La Dette*, les *Gueules Cassées* cherchèrent de nouvelles sources de financement. Ironie du sort, c'est en Allemagne qu'ils trouvèrent la solution et l'idée de la Loterie nationale. Ils en tirèrent d'énormes bénéfices jusqu'en septembre 2008, date à laquelle prenait fin le contrat passé avec l'Etat. Cela leur permettait de percevoir une redevance sur les mises du Loto, amputant aussitôt les ressources de l'association de 30%.

(*) En Allemagne, les victimes de la face n'étaient pas particulièrement bien vues car, indemnisées par le gouvernement, elles s'en sortaient généralement bien mieux que les autres citoyens, qui ne manquaient pas de les considérer comme des fardeaux privilégiés coûtant très cher à la société. En France, les gueules cassées jouissaient en revanche d'une grande aura, du moins jusque dans les années 30. Mais ils ont longtemps dû se débrouiller d'eux-mêmes. Il fallut en effet patienter jusqu'en 1925 pour que leur soit reconnu le préjudice spécifique de la défiguration. En Grande-Bretagne enfin, les gueules cassées, qui n'avaient pas de nominatif particulier, comptaient davantage sur la générosité d'une population plutôt bienveillante à leur égard.

n'a plus rien d'humain», témoignait un ancien Poilu dans le livre *Les Gueules cassées* de l'écrivain Marseillais Martin Monestier, publié en 2009. «*Nous sommes une chose sans nom. Un amas monstrueux de chairs déchiquetées, de pansements, de pus, de fièvres empaquetées, le tout teinté par l'ombre des canons.*» Dévisagés comme des bêtes curieuses, ces soldats ne pouvaient espérer mener une vie normale parmi la foule. Chaque regard horrifié ou curieux amplifiait aussitôt leur désarroi. «*La pitié des passants les choque et les indispose*», pouvait-on lire dans *La Greffe générale*, une lettre d'informations par et pour les gueules cassées. «*Ils n'aiment point rencontrer, à chaque coin de*

rue des figures de commisération, ou surprendre un rapide coup de coude destiné à attirer l'attention d'un voisin distrait sur eux.» Il leur était bien difficile d'oublier leur condition. «*Le défiguré inquiète et suscite la curiosité*», explique le Professeur Marie-Dominique Colas, chef de service à l'hôpital militaire de Percy à Clamart et auteur du livre *Le Visage des Hommes (1914-2014)*, publié en 2014. «*Celui qui l'observe cherchera à deviner instinctivement, tel un jeu de piste, ce qui a bien pu arriver à la victime. Attirer constamment l'attention devient alors pénible voire insupportable pour ces hommes qui n'aspirent qu'à oublier un court instant leurs blessures et leurs cicatrices.*»



**Comment faire
bonne figure quand
on n'en a plus?**

● Confrontés à une telle situation, certains préférèrent couper les ponts pour vivre reclus et à l'écart de leurs contemporains. Elisabeth Baillaud était infirmière lorsqu'elle croisa plusieurs de ces rescapés. Dans ses Mémoires, elle fit le récit de ses rencontres et relata, parmi d'autres, l'histoire de ce grand blessé qui présentait un énorme trou au milieu de la figure. Parti pour la première fois en permission, celui-ci lui avait ensuite confié son souhait de ne plus jamais ressortir: «*Ma propre mère ne m'a pas reconnu!*» lui avoua-t-il tristement. Ce sentiment était exacerbé par les difficultés de langage consécutives aux blessures de la mâchoire. Cela aussi contribuait à les isoler encore plus socialement. Autre témoignage de l'époque, celui que nous donne à lire Henriette Rémi, elle aussi infirmière. Dans son livre *Hommes sans visage*, cette ancienne bénévole dans un

Enfermés dehors

centre spécialisé, évoque l'histoire bouleversante d'un soldat nommé Lazé qui ne put prendre son jeune fils dans ses bras tant celui-ci, horrifié, ne cessait de gesticuler et de hurler comme si sa vie en dépendait. Choqué, le pauvre homme se suicida dès son retour à l'hôpital. Cette issue tragique ne reflète toutefois pas le caractère combattif dont faisaient preuve la plupart des gueules cassées. Dans les faits, rares furent ceux qui tentèrent d'en finir une bonne fois pour toutes, du moins à en croire les rapports issus par les centres spécialisés qui répertoriaient les causes de décès. Le fait qu'il s'agissait de soldats à l'instinct de survie décuplé par l'expérience des tranchées n'y est sans doute pas étranger. Il convient d'évoquer aussi l'importance du personnel médical, et notamment des infirmières qui mirent un point d'honneur à ne jamais laisser transparaître de sentiments négatifs à

**Médecins et
infirmières mirent
tout en œuvre pour
ramener ces
blessés à une vie
la plus normale
possible. L'art
de guérir n'a
jamais si bien
porté son nom!**





Le livre et le film
La Chambre des
Officiers retracent
très justement
l'itinéraire de ces
blessés de la face.
Tous passent
par des phases
d'insupportables
souffrances.
Tous finissent par
retrouver
la sérénité. Sauf
la seule femme
du service!

l'entente des blessés et de leurs blessures parfois nauséabondes. Dévouées, certaines allaient même jusqu'à accompagner leurs patients en permission sur leur temps libre. «*On sent qu'ils comptent sur vous, qu'ils ont besoin de vous*», écrit ainsi Henriette Rémi. «*Ils sont très sensibles à l'effet qu'ils produisent et il faut donc éviter à tout prix de les blesser ou de les offenser en laissant deviner le moindre sentiment de dégoût ou de compassion.*» Issues pour la plupart de la Croix Rouge, celles-ci étaient souvent jeunes et inexpérimentées. Trop jeunes parfois et certaines d'entre elles ne résistèrent pas long-

temps à la vue d'un tel spectacle, s'enfuyant au bout de quelques heures, voire quelques minutes seulement. On imagine aisément que cela ait pu saper le moral de ces hommes qui recevaient ainsi un aperçu des difficultés qui les attendaient au dehors. Aussi les gueules cassées mettaient-ils un point d'honneur à se présenter sous leur meilleur jour, faisant tout leur possible pour mettre à l'aise les plus téméraires et briser l'image de monstres qu'ils renvoyaient malgré eux. Au point de tisser, paraît-il, d'étonnantes affinités avec le temps, ponctuées pour certains d'improbables mariages et unions (*).

● Au-delà des soins et des égards qu'ils reçurent, la solidarité affichée par tous ces hommes fut leur plus grand facteur de résilience. Pour être heureux, il faut faire partie d'un groupe, aime-t-on dire.

Et qu'importe si celui-ci n'est composé que de défigurés! Sans doute cette maxime était-elle dans tous les esprits lorsque l'association des gueules cassées acquit, en juillet 1927, le château de Moussy-le-Vieux en Seine-et-Marne. Situé à 40 kilomètres au Nord-est de Paris, ce refuge de 40 hectares permit aux pensionnaires de retrouver enfin un peu de dignité. «*Culture du potager, élevage, chacun des pensionnaires trouvera à s'occuper dans la mesure de ses forces*» déclarait le colonel Picot à son inauguration. «*Ce domaine est un champ immense ouvert à l'activité et à l'initiative des occupants.*» Seize mutilés y furent ainsi hébergés dès la première année. Bien sûr, ce genre de routine scellait en eux l'idée d'une certaine acceptation, d'une certaine marginalité, salutaire ou suicidaire c'est selon. Se regrouper en communauté leur permit toutefois d'évoluer dans une relative «*normalité*», et de dramatiser à l'occasion leur situation en se confrontant au flot des arrivants plus ou moins amochés. «*Une hiérarchie s'établissait entre les défigurés de la Grande Guerre. Une hiérarchie par la laideur*», notait Sophie Delaporte dans son livre *Gueules cassées*. «*En ironisant sur l'aspect des autres, chacun minimisait l'aspect repoussant de sa propre apparence. Visages meurtris et déformés, si atteint que soit chacun d'entre nous, il y a toujours un camarade plus malheureux qui a besoin de notre aide ou de notre affection.*» Un esprit de corps

Concours de mochetés

comparable à celui qui régnait déjà dans les hôpitaux accueillant les soldats du front. Si la vie à Moussy s'articulait essentiellement autour des activités agricoles, qui avaient le mérite d'assurer la subsistance autant que d'occuper les esprits, le sport joua lui aussi son petit rôle. Atteints au visage mais disposant encore de leurs mains et de leurs pieds, les mutilés pouvaient tuer le temps et chasser leurs idées noires grâce au sport. En jouant au foot par exemple. Mais aussi et surtout à travers des activités plus calmes, plus en accord avec leur état de santé. «*La saison d'hiver s'y passe dans le calme relatif*» écrivait à l'époque le secrétaire général de Moussy dans sa chronique. «*Nos camarades pensionnaires, lorsqu'ils n'ont pas l'été les plaisirs de longues promenades dans le parc et la campagne, s'adonnent l'hiver à leurs sports favoris qui consistent notamment en d'interminables parties de billard, de dominos, de jacquet, sans oublier la belote.*» Une «*cicatrisation sociale*» qui conditionne celle plus physiologique des plaies. Fort de son succès, le domaine de Moussy ne fut toutefois bientôt plus en mesure de satisfaire les demandes et l'association dut se lancer à l'automne 1934 dans l'acquisition d'une seconde maison, à Coudon cette fois, près de Toulon. Elle se dota par la même occasion d'un tout nouveau siège, situé dans un grand immeuble de trois étages du 8^{ème} arrondissement de Paris, qui permit d'assurer en parallèle la gestion des demandes administratives toujours plus nombreuses ainsi que le succès grandissant de la Loterie nationale.

(*) Une étude américaine réalisée en 1982 sur des blessés maxillo-faciaux de la guerre du Viêt-Nam montra que les défigurés âgés de 25 à 45 ans se mariaient plus que les autres soldats (85% contre 72%). Des résultats qui s'expliquent par les énormes progrès de la chirurgie et surtout par une plus grande acceptation de leur handicap.

Les débuts de la chirurgie esthétique**Franck Ribéry s'est construit autour de ses cicatrices.**

(*) Le Professeur Lantieri a réalisé en 2010 à l'hôpital Mondor de Créteil la première greffe totale de visage.

Sources

Colloque des gueules cassées, tenu le 17 et 18 octobre 2014 à l'École militaire de Paris
Gueules cassées de la grande guerre, Sophie Delaporte
Hommes sans visage, Henriette Rémi, Editions **Skatline** 2014
Le visage des hommes (1914-2014), Marie-Dominique Colas
Editions Lavoiselle, 2014
Les Gueules cassées, les médecins de l'impossible 1914-1918, Martin Monestier, Editions Cherche Midi, 2009



● Que reste-il de tout cela aujourd'hui? En dehors du Loto, le principal héritage des gueules cassées reste sans conteste celui de la chirurgie maxillo-faciale. Du simple bricolage de cartilage à la greffe de visage, cette branche de la médecine a fait de spectaculaires progrès en un siècle.

«*Matière première inépuisable propice à toutes les audaces chirurgicales*», les gueules cassées contribuèrent, selon leurs propres dires à l'avènement et l'essor de cette discipline. Mais aussi des chirurgiens qui jouissaient (déjà) à l'époque d'une incroyable aura. Il faut dire qu'ils étaient les seuls à pouvoir faire quelque chose pour tous ces malheureux! Souvent froids et distants pour éviter tout signe intempérestif de répulsion ou de compassion, les chirurgiens décidaient de tout, et notamment des permissions, distribuées au compte-gouttes afin surtout de protéger les patients des réactions un peu trop «vives» de l'extérieur. Et tant pis si chaque refus pouvait être ressenti comme une injustice! «*Nous savons, à partir d'une expérience considérable, que le patient veut recouvrer une apparence aussi proche que possible de la normale*» expliquait l'Américain Beith Hacken, célèbre chirurgien d'après-guerre. «*Il supportera pour cela des tourments indicibles... et cette règle ne souffre d'aucune exception!*» Dans ces conditions, les médecins purent s'en donner à cœur joie et rivaliser d'imagination pour sauver ce qui pouvait encore l'être. Pour le meilleur mais aussi pour le pire! Car il faut bien admettre que cela ne marchait pas toujours: «*Le malade était affreux avant l'opération, il est maintenant ridicule*», pouvait-on lire dans certains comptes-rendus. Parfois, les résultats en valaient toutefois la peine. Bien

Des pleurs et des bistouris

sûr, ils ne satisferaient aucun chirurgien actuel. Encore moins leurs patients! «*Quelle que soit l'époque, les attentes des victimes restent toujours les mêmes*» tempère le

Professeur Marie-Dominique Colas. «*Ils s'inquiètent ainsi avant tout des aspects pratiques: comment boire, manger, parler, sourire, avant de se préoccuper des conséquences de leur image sur leur rapport aux autres.*»

Le processus d'acceptation qui s'en suit peut être long et prendre de nombreuses années. L'objectif étant toujours de retrouver au final une autonomie maximale, dans une moindre souffrance et un relatif anonymat. Et, bien que le rapport à l'image ait évidemment nettement changé depuis la Première guerre mondiale, la chose semble pourtant encore très vraie aujourd'hui, à en croire le Professeur Bernard Devauchelle, auteur en novembre 2005 de la première greffe partielle de visage au CHU d'Amiens (*): «*Sans visage, on n'est rien' disait toujours cette patiente. 'Quand on a été défiguré, la question de l'acceptation d'un nouveau visage ne se pose tout simplement pas'.*» En sport, tout le monde connaît désormais l'histoire tragique de Franck Ribéry, victime à l'âge de deux ans d'un grave accident de voiture qui le laissa défiguré à vie. Et même s'il n'aime pas spécialement aborder le sujet, il avoue aujourd'hui volontiers que cela l'a considérablement aidé à s'endurcir et à atteindre le haut-niveau. Jusqu'à toucher du doigt le ballon d'or l'an dernier. En pareille circonstance, il convient avant tout d'être fort mentalement et patient. Ou, comme l'écrivait l'une de ces gueules cassées dans ses Mémoires: «*J'ai perdu la face. Il me reste désormais à ne pas perdre la tête.*» **Daniel Pontal**